Zeitschrift: Monuments vaudois
Herausgeber: Association Edimento - pour le patrimoine
Band: 11 (2021)

Buchbesprechung: À lire

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

S'affirmer par l'image. René Chapallaz et la photographie architecturale

Gaëlle Nydegger
Neuchâtel : Éditions Alphil, 2020
143 pages, 79 illustrations, ISBN 978-88930-360-1, 35 francs

Si les apports de l'architecte René Chapallaz au patrimoine bâti suisse, en particulier chaux-de-fonnier, font l'objet de plusieurs études, l'approche que propose Gaëlle Nydegger dans son ouvrage est novatrice, en abordant le travail de l'architecte par le biais d'une autre perspective : son usage de la photographie. L'analyse de la méthode de travail singulière de l'architecte est rendue accessible à un large public à travers l'étude, richement illustrée, de ses nombreuses archives, négatifs, tirages ou textes. La structure de l'ouvrage, thématique et chronologique, permet aux lecteurs et lectrices de cerner à la fois le rapport étroit qu'entretient Chapallaz avec le médium photographique et l'aspect crucial de l'intégration de la photographie à son travail d'architecte.

Après un portrait ciblé de Chapallaz architecte et photographe amateur, qui participe à la compréhension de sa maîtrise de l'outil photographique, le deuxième chapitre est consacré à l'usage qu'il fait de l'image photographique dans sa pratique professionnelle. Tout en contextualisant l'histoire du médium photographique dans le cadre architectural, G. Nydegger situe les jalons qui se tissent entre architecture et photographie, et la manière dont ce lien s'inscrit dans la pratique photographique de Chapallaz. Conserver, s'inspirer, étudier l'architecture : ses usages de la photographie depuis son apprentissage au sein du bureau zurichois Pfleghard & Haefli en 1897 sont autant de témoins du déplacement des pratiques existantes effectué par l'architecte.

Chapallaz photographie ainsi dans le but précis d'utiliser sa production, conservée d'une manière analogue aux plans de construction. Cette démarche lui permet d'étudier des bâtiments qui ne figurent pas dans les revues et d'enrichir de manière significative son catalogue d'étude. Son approche réflexive va rapidement le mener à façonner un répertoire visuel subjectif et inédit, répondant à ses besoins. G. Nydegger étudie le caractère analytique, subjectif et dense de sa production photographique. L'enjeu est de comprendre la place que prend, pour lui, le médium photographique en regard du dessin, par exemple. En effet, si la photographie est un outil d'étude d'objets architecturaux, l'acte de photographier trouve sa place aux côtés du dessin d'observation, du croquis et de la prise de notes. Ces objets acquièrent ainsi une valeur discursive.

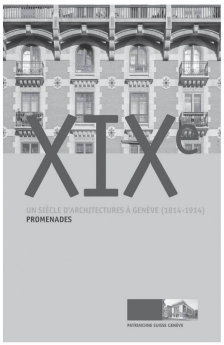
Dans la continuité de l'étude de la pratique photographique en architecture, la troisième partie de l'ouvrage questionne le statut du médium. Les liens qui existent entre les choix documentaires de l'architecte et son œuvre sont fouillés et analysés. G. Nydegger relève ainsi que la manière dont Chapallaz classe ses documents photographiques rend probable l'hypothèse qu'il constituait consciemment des archives de son travail. La nature de ses archives photographiques revêt un aspect formel ; mais, contrairement aux plans, ces photographies documentent la vie du chantier et de ses acteurs. Elles permettent, parallèlement, la documentation des étapes et des matériaux des constructions. Ainsi, une partie importante de la production photographique de Chapallaz est dévolue à l'utilisation du béton armé, notamment dans l'édification de la fabrique Electa. Enfin, l'autrice met en perspective la valeur promotionnelle de la photographie, qui permet de montrer et de vendre l'architecture comme témoin du développement d'une région et la volonté de l'architecte de se servir de la photographie non seulement auprès de ses clients, mais également de ses pairs et du public.

Cette étude du travail de Chapallaz sous l'angle de sa production photographique offre un degré de compréhension supplémentaire du déplacement des pratiques photographiques en architecture. Elle met en lumière l'importance de la photographie dans ce cadre au tournant du XX^{e} siècle, pour l'étude des bâtiments et la trace documentée des différentes étapes de construction qu'elle permet, mais également en tant que vecteur de promotion des objets et des architectes. Par son acte photographique, Chapallaz construit un discours homogène de son architecture. Ce rapport de l'architecte à ses productions, à la fois comme documentaliste et créateur du discours qui les entoure, est fondamental dans l'appréhension de l'architecte et de son travail. Cet angle d'analyse choisi par G. Nydegger représente une approche novatrice et offre, à travers le cas Chapallaz, un aperçu des fondements du médium photographique au sein de l'histoire de l'architecture.

Élodie Dupas

XIX^e, un siècle d'architectures à Genève (1814-1914). Promenades

Pauline Nerfin (dir.), avec des photos d'Adrien Buchet
Genève : Patrimoine Suisse, 2020
496 pages, ISBN 978-2-97012-171-8, 54 francs



C'est en 1985 que la Société d'Art Public – Patrimoine suisse Genève depuis 2006 – publiait un livre de référence consacré au XIX^e siècle : *Le Grand siècle de l'architecture genevoise, 1800-1914. Un guide en douze promenades*. Épuisé depuis longtemps, une nouvelle édition de ce désormais classique s'imposait. L'ouvrage, entièrement revu et augmenté, est sorti en 2020, réédité sous la direction de Pauline Nerfin, avec la collaboration de quinze rédacteurs et rédactrices, et une préface confiée à Bernard Zumthor. Il constitue le pendant du guide consacré au XX^e siècle, publié en 2009 sous la direction de Catherine Courtiau.

XIX^e, un siècle d'architectures à Genève (1814-1914) propose douze itinéraires architecturaux retraçant les développements considérables que la ville connaît durant cette période d'un essor jusqu'alors inégalé. La fourchette choisie – cent ans d'histoire – s'étend du moment où le futur canton se libère de l'occupation française et intègre la Confédération helvétique, à la Première Guerre mondiale. S'agissant de la Genève « moderne », le guide est placé sous le signe du progrès : démantèlement des fortifications, planification de nouveaux quartiers reliés entre eux par la « ceinture fazyste », avènement des sociétés immobilières, construction de logements, de bâtiments industriels, d'édifices publics, de lieux de culte, conception d'espaces verts.

Le guide de 1985 s'inscrivait dans un effort de reconnaissance de l'architecture urbaine du XIX^e siècle, jusqu'alors peu appréciée, comme en témoignait Jean-Daniel Candaux : « Ce guide est un défi. L'architecture du XIX^e siècle, en effet, n'a pas bonne presse. À Genève, l'unanimité s'est faite pour la dénigrer ». Quelques années auparavant seulement, en 1982, paraissait l'*Inventaire suisse d'architecture 1850-1920* (INSA) sur Genève, offrant pour la première fois une vision approfondie de l'histoire urbaine et architecturale de cette période. Depuis, les qualités de la production du XIX^e siècle ont été pleinement reconnues. La démarche actuelle s'avère toutefois essentielle, car la sauvegarde du patrimoine passe en premier lieu par sa documentation. En trente-cinq ans, certains objets ont disparu, d'autres ont été fortement altérés : leur mention dans le guide ne se justifiaient donc plus. Néanmoins, la révision du corpus a augmenté de plus de 70 objets ; on y trouve autant des bâtiments célèbres que des édifices encore peu étudiés, qui offrent un panorama varié des courants stylistiques caractérisant le XIX^e siècle.

Les douze balades répondent à une cohérence tant historique que géographique. Chacune est accompagnée d'une brève introduction sur l'histoire, le développement et les limites du quartier. Une carte permet de repérer facilement les objets décrits dans des notices richement illustrées en couleur. Si l'édition de 1985 proposait des notices accompagnées de la mention de l'adresse, des architectes et de l'année de construction de l'édifice, la nouvelle édition contient des données techniques bien plus détaillées : adresse, architecte, maître de l'ouvrage, dates de construction, mesures de protection en vigueur ou en cours, interventions. Les notices retracent l'historique des constructions ; certaines proposent une description des façades, parfois des matériaux, d'autres une analyse du contexte urbanistique. Elles ont été confiées à des historien-ne-s de l'art, de l'architecture et à des architectes, dont certain-e-s avaient déjà participé à l'édition de 1985. Les photographies en noir et blanc du premier ouvrage ont été remplacées par des photographies d'Adrien Buchet ; récentes et en couleur, elles accompagnent le texte avec intelligence.

Au travers de ses 362 notices de bâtiments, le guide illustre les apports de l'architecture du XIX^e siècle à la Genève « moderne » et parvient à donner les éléments clés pour l'appréhension de l'architecture urbaine genevoise, tant publique que privée. Résultat de recherches dans les archives et de travail sur le terrain, l'ouvrage convainc par la qualité des descriptions, concises mais précises. Les données techniques, notamment la mention des interventions et des mesures de protection en vigueur ainsi que les deux index, par nom et adresse, en font une référence scientifique et un précieux outil de travail pour les professionnel-le-s de la protection du patrimoine. Par sa forme soignée et agréable à la lecture, il s'adresse aussi à un public plus large – amateur d'histoire, d'architecture et de patrimoine – qui est invité à partir à la découverte des édifices étudiés et à renouveler son regard sur la ville.

Alexandra Ecclesia

Écrits sur l'architecture

Gottfried Semper
Anne-Marie Châtelet (dir.), Michael Gnehm (contrib.), traduit par Léo Biétry
Gollion : Infolio, collection Archigraphy, 2020
381 pages, ISBN 978-2-88474-553-6, 39 francs

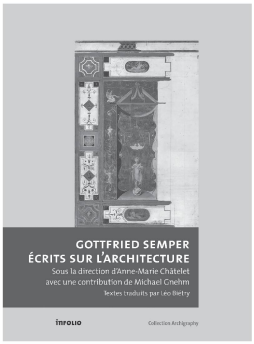


Figure centrale de la culture germanique du XIX^e^ siècle, Gottfried Semper a partagé sa vie entre le travail d'architecte et d'enseignant, mais aussi de théoricien de l'architecture et des arts décoratifs. C'est cette dernière facette, moins connue du monde francophone, que cette anthologie de textes met en lumière.

Après une introduction, signée Anne-Marie Châtelet, articulant la vie et l'œuvre de l'architecte, la première partie consacrée aux textes de jeunesse s'ouvre avec ses « Remarques préliminaires sur l'architecture et la sculpture peintes chez les Anciens » (1834). Ce texte polémique marque l'entrée de Semper dans le débat sur la polychromie antique : le revêtement peint dans l'architecture grecque répond au besoin de protection de la structure mais plus encore à l'instinct artistique ou besoin symbolique d'ornement. Dans son « Projet d'un traité d'architecture comparée » (1847), Semper esquisse les traits d'une approche typologique de l'architecture selon la méthode de l'anatomiste Cuvier. En identifiant et repartant des formes « primitives », il entend montrer comment ces prototypes se sont diversifiés et transformés sous l'influence de conditions internes et externes.

Sous le titre de « Regards sur la patrimoine et l'actualité », la deuxième partie réunit un ensemble de commentaires écrits au gré de ses voyages à travers l'Europe. Dans ses « Humbles propositions pour la conservation et la reconstruction de la cathédrale de Meissen » (1843) et son « Expertise pour le château de Schwerin » (1843), l'architecte invite ses commanditaires à considérer leurs biens en relation avec leur ensemble urbain, ou encore à favoriser la conservation de toutes les parties possibles plutôt que la reconstitution harmonieuse d'un seul et même état historique. Ses « Quelques mots encore à propos de l'église de Saint-Nicolas » (1845) et son « Voyage pour la Belgique, octobre 1849. Amiens » sont l'occasion de s'intéresser aux caractéristiques spatiales et stylistiques de l'architecture protestante ou, au contraire, d'une basilique. « Des jardins d'hiver » (1849) et « Les derniers chantiers parisiens » (1853) font état de la situation paradoxale de l'architecture française autour du revêtement. Si le « Jardin d'hiver sur les Champs-Élysées » (1847) parvient à une absence totale et volontaire de décor grâce à sa structure en fer apparente, les aménagements de Félix Duban pour le Louvre (1848-51) témoignent à l'inverse d'une abondance d'effets de théâtralité.

La troisième partie compte notamment « Les quatre éléments de l'architecture » (1851), un premier pas vers la théorie de l'invention et de l'évolution architecturale que Semper décrivait dans son projet de 1847. Il y réduit l'architecture à quatre composants originels : le foyer, le toit, la terrasse et la clôture. Si ces éléments architectoniques fondamentaux avaient pour fonction de protéger l'homme du monde extérieur, c'est au tapis, dans sa qualité de clôture verticale, que revient toutefois la fonction essentielle de l'architecture, à savoir créer de l'espace.

Dans la quatrième partie consacrée à « L'œuvre majeure : Le Style », sont présentés des extraits du volume traitant de l'art textile. Il y développe la thèse selon laquelle les formes naissent d'abord de la rencontre entre la fonction et l'usage, puis de la matière et des outils. Ce faisant, elles peuvent continuer de vivre au-delà de leurs conditions premières de création mais elles doivent pour cela se réadapter. Le passage en Occident de l'habitation à l'architecture monumentale en offre un bon exemple : les décors peints et sculptés ne font pas disparaitre la structure, ils la transforment et en élèvent la compréhension. Suivant ce principe du revêtement, l'architecture est alors déterminée par son enveloppe extérieure, qui renvoie aux origines architecturales, et non plus par son noyau matériel.

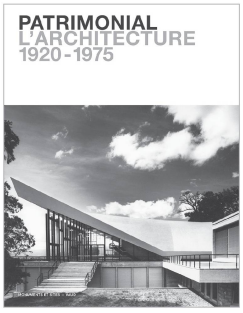
En dernière et cinquième partie, la conférence « Des styles architecturaux » (1869) présente la grande idée du troisième volume du Style, qui ne verra hélas jamais le jour : le style est le résultat de l'expression des besoins sociaux d'une civilisation à un moment donné. Michael Gnehm referme l'ensemble en s'intéressant à la diffusion des œuvres et textes de Semper en France. Face à la langue ardue du théoricien, il nous faut aussi saluer le travail fidèle et limpide de traduction de Léo Bietry.

Entre anthropologie, archéologie, esthétique, histoire de l'art et de l'architecture, cette initiative éditoriale louable ravira celles et ceux qui réfléchissent aux relations entre paroi et structure, au rôle de la décoration dans l'architecture contemporaine ou à l'expression de la façade.

Tiago Dosantos Morais

Patrimonial 4 : L'architecture 1920-1975

Section monuments et sites du Canton de Vaud (éd.)
Berne : T. Schaap, 2020
96 pages, ISBN 978-3-03878-039-7, 25 francs



Pour de multiples raisons, que les auteurs s'exprimant dans le dernier numéro de *Patrimonial* interrogent, le patrimoine architectural construit entre 1920 et 1975 est difficile à appréhender. Ce constat n'est évidemment pas propre au Canton de Vaud, qui est l'éditeur de ce cahier paru à l'automne passé. D'ailleurs, l'éditorial de Maurice Lovisa explique cette difficulté et émet le regret qu'actuellement chaque canton produise des réflexions analogues en parallèle, sans véritable concertation et en butant potentiellement sur les mêmes obstacles[1].

En terre vaudoise, la prise en compte de ce patrimoine au niveau cantonal aurait débuté par un courrier de Gilles Barbey adressé à Eric Teysseire en 1991[2]. Une période de presque trente ans s'écoule ensuite jusqu'à la finalisation du rapport émis par la Commission spéciale pour l'évaluation du patrimoine architectural du XX^{e} siècle[3]. Le corpus le plus complet possible est recherché, en fonction des ressources à disposition au moment de cet inventaire, tout en sachant que de nombreux bâtiments, parfois aux qualités plus timides, seront encore identifiés lors des révisions systématiques du recensement architectural. La mise en révision des premiers secteurs de la commune de Lausanne le confirme déjà[4].

La Commission a énoncé cinq critères d'évaluation – authenticité, intégration, originalité, exemplarité et importance historique – complémentaires au critère de qualité, comme l'expliquent Bruno Marchand et Maria Chiara Barone : « les seuls critères de qualité architecturale et constructive, pour importants qu'ils soient, n'étant pas suffisants. »[5] Cette grille d'évaluation devrait faire à elle seule l'objet d'un article, mais il s'agit d'en relever, ici, l'un des aspects positifs : l'orientation donnée afin d'éviter des évaluations « spontanées », effectuées uniquement en fonction des éléments à disposition par le recenseur.

Le travail de la Commission spéciale présenté, le dernier numéro de *Patrimonial* offre ensuite au lecteur divers textes en relation plus ou moins distante avec l'architecture produite entre 1920 et 1975 dans le canton de Vaud. De prime abord, les contributions semblent plutôt hétérogènes, peut-être parce que le titre du cahier est peu clair, car trop général, et a une syntaxe ambiguë. Une lecture approfondie révèle pourtant les qualités des propos qui peuvent être structurés en ces termes : recenser, réhabiliter, sensibiliser.

Selon ce prisme, l'historien ou l'architecte qui lit ces lignes passe d'un contenu informatif à un contenu qui, potentiellement, l'interroge quant au rôle à jouer face à ce patrimoine : en parallèle à l'enjeu du recensement et des mesures de protection, sur lesquels la Commission s'est penchée, apparaissent les enjeux liés à la réhabilitation du patrimoine architectural construit entre 1920 et 1975 et à la sensibilisation de la population à ce patrimoine. Les textes de François Jolliet, Giulia Marino et Marielle Savoyat apportent des éclairages stimulants sur ces questions qui rejoignent l'actualité culturelle et politique, que ce soit dans les débats en cours sur la culture du bâti ou sur la transition énergétique et ses applications souvent délicates au patrimoine bâti. Dès lors, le quatrième cahier de *Patrimonial* propose bien davantage qu'une simple description d'un recensement ; il formule une incitation à l'action. Espérons qu'elle ne restera pas « un écho dans une vallée vide »[6].

Frédéric Frank

[1] « Des synergies intercantonales mériteraient d'être trouvées et appliquées : certes la préservation des monuments est une tâche cantonale, mais il est quand même surprenant que chaque canton ‹ réinvente la roue › à chaque nouveau recensement ». Maurice Lovisa, « Éditorial », *Patrimonial* 4, 2020, p. 6.

[2] *Ibid.*

[3] Commission constituée de Bruno Marchand, Maria Chiara Barone, Carmen Alonso Unica, Martine Jaquet, François Jolliet, Giulia Marino, Joëlle Neuenschwander Feihl, accompagnés de Marielle Savoyat, Laurent Chenu (2016-2018), Maurice Lovisa (dès 2018) et Eugène Brühwiler. Selon : Canton de Vaud, *Rapport final de la Commission pour assurer une évaluation scientifique et indépendante du patrimoine architectural du 20^{e} siècle*, Lausanne 2019, pp. 17-18.

[4] La révision-test sur les premiers secteurs identifiés par la Ville et le Canton a été initiée en mai 2020 et est actuellement en cours.

[5] Bruno Marchand, Maria Chiara Barone, « Vers le recensement de l'architecture des années 1920-1975 », in *Patrimonial* 4, 2020, p. 15

[6] Citation de l'architecte Wang Shu notamment quant à ses tentatives de sauvegarde du patrimoine architectural chinois face à une pression immobilière et économique insoutenable : « Un jour quelqu'un m'a posé la question suivante : ‹ Quelle est la finalité de votre travail ? › Je lui ai répondu : ‹ Un écho dans une vallée vide › ». Wang Shu, « Être amateur est très important », in *L'Architecture d'aujourd'hui* 375, 2009, p. 90.

Autour de la maison

Heinrich Tessenow
Préface de Luca Ortelli, traduit par Yves Minssart
Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, Collection Poche Architecture, 2019
168 pages, ISBN 978-2-88915-322-0, 25 francs

Chaque nouvelle traduction d'un ouvrage a la qualité de l'ouvrir à un nouveau public. Le fait que ce livre soit traduit en français témoigne du renouveau d'intérêt pour son contenu.

Le livre *Hausbau und dergleichen* de Heinrich Tessenow s'inscrivait, lors de sa première publication en 1916, dans une période caractérisée par une remise en question de la pratique d'architecte. Déjà en 1913, Karl Scheffler parlait du « chaos dans lequel étaient tombées nos villes »[1], à la suite d'une pratique de la construction basée davantage sur les aspects quantitatifs que sur la qualité urbaine. Selon l'historien Marco De Michelis, Tessenow illustre, en tant qu'architecte et auteur, « le destin d'une architecture libérée du poids des conventions architecturales traditionnelles et essaie de reconstruire patiemment le sens et les outils de sa propre pratique »[2]. Tessenow nous livre donc, non pas un manuel sur la construction de maisons, mais bien un ouvrage interrogeant humblement les outils fondamentaux de l'architecte sous un éclairage théorique.

Une première traduction voit le jour en 1974, au moment où la pratique d'architecte, en tant que métier à part entière, est remise en question par d'autres disciplines telles que l'industrie (high-tech), les sciences humaines ou encore les différentes sciences de l'ingénieur relatives à la construction ou à l'urbanisme. Le titre italien *Osservazioni elementari sul costruire*, choisi par Giorgio Grassi[3], place d'emblée le texte de Tessenow dans le domaine des idées, en levant l'ambiguïté de son titre original faussement manualistique. Aussi, il offre au monde architectural italophone l'accès à des thèmes tels que la forme technique et l'importance de la construction, l'ordre et la composition, ainsi que l'ornement. La remarquable introduction de Giorgio Grassi à la traduction italienne, intitulée *L'architecture comme métier*, rappelle la légitimité de l'ouvrage de Tessenow en tant que texte opérant et non pas en tant que « simple » témoignage historique d'un moment révolu. Cette version italienne s'adresse alors aux architectes en rappelant ce qui caractérise leur métier, à savoir la construction de l'espace et ses règles. Nous pourrions dire que Tessenow définit l'architecture comme la science de l'espace et de la construction.

La traduction anglaise de 1989[4] paraît à son tour dans une période d'intranquillité caractérisée par le postmodernisme des années 80. Dans ce contexte, le retour aux fondamentaux du livre de Tessenow peut apaiser le débat.

Si l'histoire se répète, la parution de la traduction française en 2019 suggère que nous traversons une nouvelle phase de remise en question. Depuis un siècle, les conditions du métier ont changé, mais le livre rappelle avec la même efficacité les sujets aussi élémentaires que spécifiques à l'architecture. Malgré son titre français, *Autour de la maison* dépasse la question de la maison. Il représente réellement un ouvrage important et actuel. Dans ce sens, il aurait pu s'appeler *Par-delà la maison*, comme pour préfigurer l'universalité de ses propos. L'omniprésence du quotidien et du « domestique » dans les dessins de Tessenow, intégralement reproduits dans cet ouvrage, se retrouve également dans son texte. L'universel y côtoie le particulier, comme lorsqu'il aborde le grand thème de la composition architecturale en parlant d'une chaise. La composition est d'ailleurs le thème central de ce livre : différentes parties formant un tout en se combinant entre elles. Les mots de Tessenow, tout comme les éléments de son architecture, sont banals, si pris séparément. C'est l'art de les mettre en relation qui confère un sens et un caractère au tout, qu'il s'agisse d'un

meuble, d'une maison ou d'un morceau de ville. Une chaise, un perron d'entrée, une fenêtre, une façade ou une rue ont une valeur en soi, mais c'est seulement en relation les unes avec les autres qu'elles vont acquérir un sens. Là encore, le titre du chapitre *Sur la séparation et l'assemblage*, ne traduit qu'une partie des intentions de Tessenow, celles liées aux aspects techniques et constructifs, au détriment d'une acception plus générique des actions de séparer et diviser[5], qui caractérisent la composition architecturale.

Il est donc bien question d'équilibre et de nuances, aussi bien dans le texte que dans l'architecture de Tessenow. Ces nuances sous-tendent le doute, condition indispensable au projet d'architecture. Tout au long du livre, on perçoit cette pensée incertaine, prudente, propre à une architecture se distinguant de la technique, qui « pense trop à ce que nous savons et trop peu à ce que nous ne pouvons pas savoir mais ressentons : [la technique] croit trop peu à la forme en tant que telle »[6].

Marco Svimbersky

[1] Karl Scheffler, *Die Architektur der Großstadt*, Berlin 1913. Texte reproduit dans la traduction italienne, sous la direction de Giorgio Grassi.

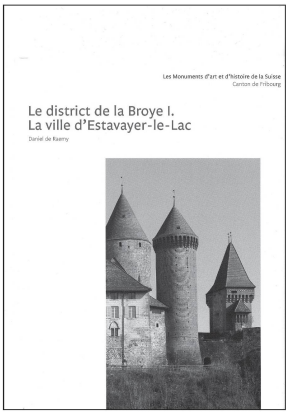
[2] Marco De Michelis, *Heinrich Tessenow : 1876-1950*, Milan 1991.

[3] Giorgio Grassi, *Osservazioni elementari sul costruire*, Milan 1974. La traduction italienne pourrait être résumée à : « Observations élémentaires sur le construire », ou « sur l'art de bâtir ».

[4] Heinrich Tessenow, « House Building and Such Things », in Richard Burdett & Wilfried Wang, *9H on Rigor*, Cambridge 1989.

[5] Le titre original allemand est *Empfindsames über das Teilen und das Verbinden*. Une version substantivée du titre mettrait davantage l'accent sur l'action, sur l'acte de projeter. Giorgio Grassi proposait *Considerazioni circa il dividere e il collegare*, qu'on pourrait traduire par *Considérations sur le diviser et le relier*.

[6] Conclusion du chapitre « La forme technique ».



Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg VI. Le district de la Broye I : La ville d'Estavayer-le-Lac

Daniel de Raemy
Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 2020
496 pages, ISBN 978-3-03797-655-5, 120 francs

L'ouvrage de Daniel de Raemy s'inscrit dans la riche collection des Monuments d'arts et d'histoire de la Suisse édité par la Société d'histoire de l'art en Suisse depuis 1927. Après les trois premiers livres consacrés à la ville de Fribourg et les deux suivants dédiés au district du Lac, voici un sixième tome fribourgeois destiné à la ville d'Estavayer-le-Lac. Le bourg médiéval a une histoire et un développement urbain complexes, avec des entités qui s'ajoutent petit à petit autour d'un noyau primitif formé par le castrum et l'église paroissiale Saint-Laurent. L'auteur, grâce à un très grand travail de recherche, complètement inédit, décrit, quartier par quartier, objet par objet et dans le détail, l'évolution de la ville jusqu'au XX^{e} siècle. Très richement documenté, le texte, dont les fondements scientifiques sont assurés, est également bien illustré avec de nombreux plans, relevés contemporains, photographies actuelles et anciennes gravures.

Daniel de Raemy a visité presque toutes les maisons, élaboré environ 1350 fiches sur des bâtiments. À partir de cette grande base de données, il a sélectionné 115 objets qui permettent de brosser un portrait synthétique de cette ville, résultat de quinze ans de recherches : un métier-passion, comme l'auteur le définit lui-même.

Le terrain n'était pas en friche lorsqu'il a commencé à l'explorer, puisque le professeur Marcel Grandjean, à qui Daniel de Raemy rend un vibrant hommage, avait déjà exploité une partie des archives, particulièrement riches à Estavayer. Les archives justement, exceptionnelles, ont été

1 *Estavayer-le-Lac, Château Chenaux (Bibliothèque nationale suisse, photo Max Van Berchem, 1899).*

lues dans le détail, interprétées, croisées entre les divers fonds qui les conservent, pour faire émerger cette compréhension en profondeur d'une agglomération qui, contrairement à une fondation de ville neuve, a évolué lentement et sans modèle urbanistique précis, sans typologie uniforme pour les maisons, rendant de ce fait l'approche de l'historien des monuments encore plus complexe.

Cette étude a bénéficié des nombreuses analyses menées depuis des décennies par le Service archéologique fribourgeois et de l'apport de la dendrochronologie. Les collègues de l'auteur, du Service des biens culturels, ont également été d'une aide précieuse, particulièrement pour la présentation du patrimoine religieux. Ces diverses collaborations, que l'auteur mentionne dans sa préface, lui ont permis de questionner le sujet selon divers angles qui enrichissent le point de vue. Ces études croisées ont donné lieu à une confrontation de l'écrit ou de l'image avec la complexité de la réalité du terrain. Des relevés précis ont contribué à affiner la lecture. Sans oublier l'apport du photographe, essentiel pour accompagner le texte et permettre au lecteur un deuxième niveau de lecture par l'image.

Le livre s'ouvre par une très bonne introduction, qui donne un aperçu des questions urbanistiques, et permet d'appréhender la ville dans son ensemble avant de s'en approcher petit à petit. C'est un intéressant appel à poursuivre la lecture de l'ouvrage.

Un chapitre historique, qui conduit le lecteur jusqu'au XX^{e} siècle, décrit l'émergence de la famille d'Estavayer, certainement déjà présente au XI^{e} siècle pour édifier leur château sur le site de Motte-Châtel, mais dont la première mention écrite remonte seulement au 21 janvier 1143. Des droits détenus par l'évêque de Lausanne sont cédés à la maison de Savoie dès 1244. Après un premier fractionnement de la seigneurie peu avant 1240, trois coseigneurs gèrent la ville en commun avant 1251. Chaque village faisant partie du territoire est par contre attribué à un seul seigneur. L'essor démographique du XIII^{e} siècle et la prospérité économique vont être à l'origine de la création de deux autres châteaux dans la ville (le château de Chenaux et celui de Renaud d'Estavayer). Une nouvelle enceinte ferme alors l'espace urbain agrandi. Peu à peu, la Savoie renforce son influence et crée un apanage pour Humbert le Bâtard, qui séjourne très fréquemment à Estavayer dans son hôtel particulier (Rue du Musée 11-13a) et transforme en profondeur le château de Chenaux, auquel l'auteur consacre une belle étude. Après les guerres de Bourgogne et pendant l'époque moderne, les Estavayer vont continuer à jouer un rôle important pour la ville. Selon Daniel de Raemy, l'occupation française et la République helvétique ne changent pas fondamentalement le fonctionnement des autorités et le régime démocratique s'installe avec lenteur tout au long du XIX^{e} siècle. Au XX^{e} siècle, le lac attire les touristes et Estavayer se distingue par l'ouverture d'écoles privées dont les bâtiments vont marquer l'urbanisme, en même temps que l'arrivée de la gare, comme partout ailleurs.

Le cadre historique posé, l'ouvrage s'attache ensuite à l'iconographie ancienne, dont la vue de Joseph Hörtner de 1599 est particulièrement précieuse grâce à sa précision. Elle va accompagner le lecteur tout au long du livre, quartier par quartier.

La provenance des matériaux, dont le fameux grès coquillier de la Molière, est ensuite détaillée, avant la présentation du territoire communal et des édifices forains ou situés à l'extérieur du périmètre médiéval. Parmi ceux-ci, une étude est consacrée à l'école-pensionnat du Sacré-Cœur, ouverte en 1905 et située aux portes de la ville.

Un intéressant chapitre traite ensuite du réseau des eaux potables et usées et des fontaines, le suivant étant consacré à l'enceinte. Ses différentes tours sont étudiées, ainsi que la remarquable « chaussée » qui dominait le fossé au pied des murs, sorte de circulation qui pouvait jouer le rôle d'une lice.

Suit le chapitre sur le castrum, siège du premier château des Estavayer, puis celui du bourg dont l'objet principal est bien sûr l'église paroissiale Saint-Laurent. Cette dernière, reconstruite dès 1379, fait l'objet d'une analyse très poussée, agrémentée de vues axonométriques très parlantes. Son trésor et son mobilier exceptionnels sont étudiés et sont accompagnés de belles photos très suggestives.

La cure, puis différentes demeures aux intérieurs riches et parfois surprenants – comme celui de la maison Juat 1 à l'impasse de Motte-Châtel, qui abrite des peintures murales mettant en scène notamment Aristote et Virgile – sont décrites, avec leur impressionnante liste de propriétaires, patiemment reconstituée depuis le Moyen Âge. Des relevés permettent au spécialiste de comprendre leur implantation et leur structure. Les bâtiments officiels, l'ancien hôtel de ville puis la majestueuse Grenette avec sa salle peinte par Carlo Cocchi en 1824, témoignent de la richesse de la ville.

Après le bourg, l'auteur passe à la description des faubourgs : ceux d'Outrepont, de Chenaux et de la Bâtiaz, de Petite Rive ou de la Rochette ainsi que celui de Grande Rive. Ce dernier possède une belle chapelle gothique que le chanoine de la cathédrale de Lausanne Jean Assenti fait ériger en 1488-1489. De belles pages sont également consacrées au monastère des Dominicaines, qui marque l'entrée orientale de la ville. Situé dans le faubourg de Chavannes, il est fondé en 1316 par Guillaume VI d'Estavayer. Aujourd'hui, le couvent offre un ensemble d'architecture classique très cohérent, édifié entre 1687 et 1737 sur les plans de l'architecte Jonas Favre de Neuchâtel. Il conserve dans ses murs de belles œuvres d'art, notamment le célèbre retable d'Estavayer Blonay (daté de 1527) qui est à rattacher à l'atelier de l'illustre sculpteur fribourgeois Hans Geiler.

2 *Estavayer-le-Lac, porte du Camus (Bibliothèque nationale suisse, photo Max Van Berchem, 1899).*

D'utiles annexes, comme la généalogie des Estavayer, les marques de tailleurs de pierre ou le catalogue de poutres moulurées terminent cette somme monumentale.

Il faut prendre le temps de lire les textes avec soin pour découvrir quantité d'artistes inconnus, dûment répertoriés, et comprendre comment se bâtit une ville et ses monuments avec cette émulation constante, encouragée par l'apport de maîtres d'œuvre venant de toute la Suisse actuelle, de la Franche-Comté, du Piémont, voire même de Hongrie. Cette longue liste d'artisans et d'architectes, répertoriés depuis le Moyen Âge à nos jours, est une source particulièrement importante pour l'histoire monumentale régionale et pour les futures comparaisons et attributions qui ne manqueront pas de pouvoir désormais se faire. Ce volume des monuments d'art et d'histoire, non seulement renouvelle complètement l'histoire d'Estavayer, mais grâce à l'étude fine et approfondie de la ville et de son évolution, il constitue un jalon important pour toute l'histoire de l'urbanisme et l'histoire de l'art en pays romand.

Brigitte Pradervand